

à l'imitation du quart de dinar sicilien, v. 990-1000 (et non 1050, p. 172) – ce qui révèle, comme l'avait noté Robert Montel, la précocité et l'importance du trafic des noisettes et des noix de la péninsule amalfitaine, vers Palerme, et sans doute aussi du vin. Et un oubli : le voyage du juge palermitain Masliah qui rend visite à Hai Gaon (m. en 1038) et au patriarche nestorien, à Bagdad, pour être éclairé sur des points d'exégèse biblique, révèle l'étendue des relations avec un Orient profond que l'ouvrage écarte trop vite.

Henri BRESQ.

Serafin FANJUL, *Al-Andalus, l'invention d'un mythe. La réalité historique de l'Espagne des trois cultures*, N. KLEIN et L. MARTINEZ, Paris, Éditions du Toucan (Enquête et Histoire), 2017.

Il y a 18 ans, la maison d'édition Siglo XXI publiait *Al-Andalus contra España. La forja del mito*, de l'arabisant espagnol Serafin Fanjul. Quatre ans plus tard, la même maison publie *La quimera de al-Andalus*. Ces deux ouvrages ont été traduits en français et édités en un seul volume par les Éditions de l'Artilleur.

La version française présente quelques différences de contenu par rapport aux œuvres originales en espagnol. Certains des chapitres ont été supprimés et, en plus, une introduction écrite par Arnaud Imatz a été ajoutée, l'a. apparaissant comme membre correspondant de l'Académie royale d'histoire d'Espagne. La présence de ce texte dans le travail de S. Fanjul doit être considérée comme un fait très significatif. En effet, bien qu'A. Imatz soit un parfait inconnu dans le domaine des études d'al-Andalus, en Espagne il s'est fait connaître par sa présence dans des réseaux tels que la Fondation José Antonio, du nom du fondateur de *Falange Española* (José Antonio Primo de Rivera), principal parti politique fasciste espagnol. La présence d'un auteur de ce profil n'est pas du tout contradictoire avec le contenu de l'œuvre de S. Fanjul et ses objectifs.

Au cours des années qui se sont écoulées entre l'apparition des versions originales des œuvres de S. Fanjul et cette traduction française, la figure de cet arabiste a acquis un rôle notable en Espagne. Ses œuvres ont eu une réception qui, de façon très significative, était ambivalente. Dans le monde universitaire spécialisé, ils ont été accueillis avec une froideur remarquable qui s'est manifestée sous la forme d'une critique généralisée. Il suffit de mentionner, à cet égard, les critiques publiées par des chercheurs de l'arabisme et du médiévisme dans des publications telles que *Hispania* (E. Manzano Moreno), *Revista de Libros* (M<sup>a</sup> A. Martínez Núñez et M. Fierro), *Al-Qantara* (L. Molina) et *Aljamía* (F. Rodríguez Mediano).

Dans le même temps, l'apparition de ces œuvres a supposé la consécration de F. Fanjul comme collaborateur dans différents médias, à la fois dans les journaux et à la télévision. Son ascension vers le statut d'arabisant des médias est étroitement liée à ses perspectives historiographiques puisque, non par coïncidence, sa collaboration avec le champ journalistique s'est toujours produite dans les médias caractérisés par leur forte orientation conservatrice. Dans le même temps, il n'est pas du tout accidentel qu'en 2012, S. Fanjul ait été accueilli comme membre de l'Académie Royale d'Histoire, l'actuel bastion de l'académisme espagnol le plus traditionaliste. Son discours d'entrée a été consacré, précisément, au même thème qui l'a occupé au cours des dernières années et qui se développe dans l'œuvre examinée (*Al-Andalus, una imagen en la Historia*).

Malgré son accueil froid dans les médias académiques spécialisés espagnols, le travail de S. Fanjul a eu une grande influence historiographique qui mérite d'être dûment soulignée. Selon l'approche conservatrice traditionnelle, basée sur la notion classique de Reconquista, l'identité nationale espagnole était le résultat d'une lutte de libération de huit siècles contre les musulmans. Cette façon de comprendre le passé ibérique médiéval faisait partie de la lecture Nationale-Catholique de l'histoire de l'Espagne qui a atteint presque l'hégémonie complète pendant la dictature franquiste.

Pourtant, le National-Catholicisme est tombé dans un profond discrédit à partir de 1978, avec l'arrivée de la démocratie. Le nouveau contexte politique et idéologique a nécessité une réadaptation de l'ancienne approche, étroitement associée au franquisme. On peut dire que, depuis lors, la pensée conservatrice espagnole a été prise dans un paradoxe. D'une part, elle rejette ouvertement le National-Catholicisme à cause de sa forte connexion avec le franquisme. Pourtant, d'autre part, elle a été totalement incapable de développer un récit historique parfaitement différent du National-Catholicisme, comme en témoigne clairement l'invocation permanente de l'idée de Reconquista.

Avec *Al-Andalus contra España*, S. Fanjul a inauguré l'approche conservatrice apparemment nouvelle du passé ibérique médiéval, visant à démystifier la vision idéalisante d'al-Andalus comme un paradis de tolérance religieuse. Je voudrais souligner l'importance du mot « apparemment » dans ce contexte, parce que la nouveauté de ce paradigme est en fait purement cosmétique. Comme il était clairement suggéré par le titre espagnol original du livre (*Al-Andalus contra España*), l'idée principale de S. Fanjul est en fait

une reformulation de l'ancien concept d'al-Andalus comme l'anti-Espagne. En fait, son livre représente la tentative la plus sérieuse des secteurs conservateurs pour résoudre le paradoxe mentionné ci-dessus.

Du point de vue de S. Fanjul, le soi-disant « mythe d'al-Andalus » représente une falsification sérieuse de la connaissance historique qui exige une rectification. En effet, s'il faut admettre que, comme toute autre réalité historique, l'existence d'al-Andalus a été sujette à des distorsions et à des exagérations, il n'en est pas moins vrai que le supposé « mythe » s'avère en réalité beaucoup moins important qu'il ne l'est. En réalité, ce mythe n'est rien d'autre qu'une excuse permettant de réactualiser les vieilles idées associées à la mythologie conservatrice et articulées autour de la notion classique de Reconquista.

S. Fanjul mentionne explicitement dans son livre que les secteurs conservateurs espagnols ont totalement renoncé aux vieilles idées nationales-catholiques (p. 233), mais la vérité est très différente. Bien que le mot Reconquista soit à peine mentionné dans le travail, ce que l'a. pense de cette notion est extrêmement significatif : « aucun autre pays européen n'a ressenti d'une façon aussi impérieuse que l'Espagne le besoin collectif de combattre les infidèles. Petits et grands ont compris l'effort qu'impliquait à long terme cette restauration historique, ce qui a conduit la littérature à recueillir cette opposition drastique et sans concessions en tant que porte-parole de toute une société, y instillant parfois une ambiance fantastique mais conservant toujours un ton et un contenu généraux tout à fait réalistes » (p. 169).

La référence au caractère « collectif » de la « tâche » constitue une référence non déguisée à l'idée traditionnelle de la Reconquête comme une lutte de libération nationale, un concept, celui de la libération, auquel S. Fanjul fait également allusion, bien qu'implicitement, en soulignant les avantages découlant de l'unification entreprise par les Rois Catholiques, laquelle « a évité à l'Espagne des très graves conflits internes » (p. 96).

Ces déclarations contrastent très fortement avec d'autres faites par l'a. à différents moments de sa carrière. Il y a 38 ans, S. Fanjul ne pensait pas que les Rois Catholiques avaient épargné les problèmes internes à l'Espagne. À ce moment-là, S. Fanjul écrivait que l'unification, faite « par décret », fut à l'origine d'un « préjugé anti-arabe » qui, apparemment, était encore facile à détecter en 1980 « chez les intellectuels et étudiants universitaires espagnols » (« *Latinidad y arabismo en el norte de Africa* », *El País*, 2 Mai 1980). Nous ne trouvons pas possible d'établir dans quelle mesure les perspectives de

S. Fanjul à cette époque auraient pu être influencées par son militantisme au sein du Parti Communiste d'Espagne pendant la Transition, puisque l'a. n'explique pas dans ses publications ces changements d'idées, si frappants comme son voyage idéologique du communisme à l'extrême droite, secteur avec lequel il s'identifie présentement, comme nous le verrons plus tard.

La centralité de l'idée de Reconquista dans la lecture historique de S. Fanjul est confirmée par A. Imatz, dont l'introduction au livre représente, dans une large mesure, une apologie curieuse et anachronique de ce concept en termes de « lutte patiente et incertaine [...] qui a permis aux royaumes chrétiens du nord de la péninsule Ibérique de se libérer du pouvoir musulman » (p. 26). Cette idée de la Reconquête comme « lutte de libération » renvoie à la version nationale-catholique la plus rance du concept, dont le principal représentant était C. Sánchez-Albornoz, « maître incontestable, souvent censuré » (p. 27).

Mais, comme je l'ai déjà dit, avec la légitimation évidente de la conquête chrétienne, le sens du travail de S. Fanjul consiste en la délégitimation d'al-Andalus, un objectif qu'il poursuit à travers différents arguments. Le premier consiste à critiquer le supposé paradis de la tolérance religieuse qu'aurait été al-Andalus et qui, selon S. Fanjul, représente une falsification historique intolérable. Bien que nous puissions admettre qu'il en est ainsi, la vérité est que, en réalité, la question n'a pas un poids académique aussi important que S. Fanjul veut nous le faire croire. Une bonne preuve en est que, à part Américo Castro (qu'il disqualifie constamment, mais sans élaborer une véritable critique de ses arguments), les interlocuteurs de S. Fanjul ne sont pas des auteurs académiques, mais des romanciers et des écrivains tels que Juan Goytisolo et Antonio Gala.

Ainsi, la démolition du prétendu mythe, en réalité, un simple « homme de paille », constitue l'excuse parfaite qui justifie le véritable objectif de S. Fanjul, le remaniement du discours conservateur et, finalement, la légitimation de la notion de Reconquista qui représente, en réalité, le seul mythe réel et authentique de l'histoire péninsulaire médiévale.

Comme je l'ai déjà dit, le mythe d'al-Andalus n'a pas l'importance académique que S. Fanjul veut lui attribuer. Mais encore pire est le fait que S. Fanjul commet l'anachronisme d'identifier le système classique de la *dhimma* avec l'apartheid (« un régime plus proche, *mutatis mutandis*, de l'apartheid sud-africain que de l'Arcadie idyllique inventé par Américo Castro », p. 432), une stratégie empruntée à l'islamophobe bien

connu Bat Ye'or et qui révèle la véritable signification du travail de l'arabisant espagnol.

Avec la démolition du supposé « mythe » de la tolérance, un deuxième élément qui permet de relier l'œuvre passée en revue avec la tradition historiographique hispano-catholique espagnole consiste en la vision catastrophiste de la conquête musulmane de la péninsule. Le titre du chapitre traitant de cet aspect (« L'Espagne, perdue et retrouvée ») constitue, dès le départ, une preuve évidente de l'adhésion de l'a. à l'idée traditionnelle de la Reconquista. Il est très frappant de voir comment S. Fanjul comprend l'imposition de la domination wisigothique, en termes de transaction convenue qui génère une coexistence presque idyllique : « les Hispano-Romains avaient accepté la présence des peuples germaniques qui, en échange, s'étaient soumis à un processus d'assimilation culturelle qui avait déjà bien progressé au début du VIII<sup>e</sup> s. ».

En contraste avec cette coexistence harmonieuse des Hispano-Romains et des Wisigoths, S. Fanjul, d'un autre côté, n'épargne pas les jugements concernant l'établissement de la domination musulmane dans la péninsule : « le choc a été brutal », « cataclysme politique et social », « les vaincus voient s'abattre sur eux en même temps une religion totalisante et fascinante, exaltée par ses triomphes militaires, une organisation sociale qui n'avait pas encore dépassé le stade du tribalisme et une culture embryonnaire qui devait tout aux pays récemment conquis, encore loin de sa splendeur à venir ». Les chroniques latines « reflètent bien l'image de brutalité et de cruauté des musulmans tels que voyaient ou voulaient les voir les mozarabes » (p. 139-141). Le biais évident et le manque de sens critique inhérents à cette façon de comprendre les processus historiques répondent aux forts préjugés que S. Fanjul essaie à peine de déguiser et qui sont l'élément déterminant du travail examiné.

En contribuant à la délégitimation d'al-Andalus, S. Fanjul atteint son objectif tacite de renforcer le paradigme ancien et périmé de la Reconquête, en l'adaptant au contexte de la mondialisation du XXI<sup>e</sup> s. Si après cela, quelqu'un pouvait avoir des doutes à ce sujet, S. Fanjul les dissipe lui-même avec ses déclarations dans une interview dans laquelle il n'a pas hésité à affirmer, reconnaissant sa dette à Sánchez-Albornoz, que « l'Espagne est une nation forgée contre l'Islam » (*La Gaceta*, 27 février 2016 : <https://gaceta.es/noticias/espana-forja-nacionalmente-islam-27022016-0150/>).

Ces déclarations révèlent que, comme Maribel Fierro l'a affirmé dans son compte-rendu d'une de ses œuvres, l'objectif de S. Fanjul, en réalité, n'est autre que le salut de l'Espagne (« ¿De quién es el paraíso? »,

*Revista de Libros*, 98, février 2005). En ce sens, son travail historiographique coïncide avec son activisme politique : S. Fanjul fait partie actuellement du Conseil d'honneur de la Fondation DENAES pour la défense de la nation espagnole (<http://www.nacionspanola.org/esp.php?articulo5364>). Cette fondation a été créée en 2006 par Santiago Abascal, actuel président de VOX, un parti politique espagnol étroitement lié à des formations européennes d'extrême droite comme le Front National (France) ou le Parti de la Liberté (*Partij voor de Vrijheid*, Pays-Bas).

En bref, l'œuvre de S. Fanjul représente fidèlement une tendance historiographique qui se rattache directement à la montée actuelle du fascisme au niveau international, dont l'une des caractéristiques est l'identification de l'islam et des musulmans comme le grand ennemi de l'Occident, considéré comme la réserve spirituelle de l'humanité.

Alejandro GARCIA SANJUAN.

Estelle INGRAND VARENNE, *Langues de bois, de pierre et de verre. Latin et français dans les inscriptions médiévales*, de C. TREFFORT (préf.), Paris, Classiques Garnier 2017 (Histoire culturelle, 7).

Le livre d'Estelle Ingrand Varenne offre à tous les spécialistes de culture écrite médiévale – sans se limiter aux épigraphistes – de nouvelles occasions de réflexion. Cet imposant volume – 500 p. environ – mérite une lecture attentive et minutieuse, se permettant, en raison des nombreux renvois internes, de fréquents retours en arrière. Il est structuré en cinq parties : *L'épigraphie médiévale au regard de la linguistique moderne*, *Les codes du discours épigraphique*, *Rhétorique du discours épigraphique*, *Les langues des inscriptions* et enfin *Espaces et langues*, avec des subdivisions internes facilitant l'approche de concepts qui ne sont pas toujours familiers aux spécialistes d'épigraphie. Une ample bibliographie divisée en trois parties (sources, sciences historiques et sciences du langage) enrichit le volume. Comme le laissent entendre le titre général de l'œuvre et celui de certaines sections, l'a. adopte, pour observer le phénomène épigraphique, un point de vue linguistique ; mais il faut préciser que, malgré cet intérêt dominant, les thèmes affrontés dépassent largement les questions strictement linguistiques et touchent au sens même de la communication épigraphique au Moyen Âge, qui a joué un rôle important dans la construction de la culture européenne.

Le corpus pris en considération se limite d'un point de vue géographique au grand Ouest (Bretagne, Maine, Anjou, Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois) et d'un